

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Sylvie Massicotte, Morgan Le Thiec, Jean-Marc Beausoleil

Michel Lord

Number 137, Spring 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62337ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2010). Review of [Sylvie Massicotte, Morgan Le Thiec, Jean-Marc Beausoleil]. *Lettres québécoises*, (137), 37–38.

☆☆☆ 1/2

Sylvie Massicotte, *Partir de là*, Québec, L'instant même, 2009, 83 p., 14 \$.

Dire la souffrance

Avec deux récits, sept romans jeunesse et cinq recueils de nouvelles, dont *Partir de là*, Sylvie Massicotte est l'auteure de près d'une quinzaine d'ouvrages. À elles seules, les nouvelles publiées en recueil dépassent maintenant la centaine (115 exactement), la nouvellière affectionnant la forme très brève, ciselée, percutante.

Dans ce dernier recueil, elle offre vingt nouvelles, dont huit ont déjà paru séparément, et continue d'exploiter les thèmes de la distance entre les gens, même supposément proches, le sentiment du vide, la faille dans l'existence. « Partir de là » entre dans ce vaste topo du manque, du creux que presque rien ne peut



SYLVIE MASSICOTTE

début de la guerre au Moyen-Orient. Autre nouvelle au titre antiphrastique, « Le vent doux » présente un homme qui vit depuis trente ans avec sa femme. Il a souvent songé que l'un des deux devra partir un jour. C'est lui. Il repense à sa belle vie. On ouvre une fenêtre, un vent doux en provient. La tragédie tranquille de la fin.

Le suicide et le manque de communication sont aussi présents dans le recueil. Dans « Joss m'inspirait-il confiance? », le narrateur s'interroge sur la sincérité de son amoureux, Joss, qui a décidé sur un coup de tête de partir pour l'Australie sans lui. À la fin, un personnage se demande si son suicide aurait pu être évité. « Sans



comblent, sinon la fin de tout. La mort rôde dans ce recueil sombre, et les meilleures nouvelles portent justement sur ce thème qu'est l'ultime départ.

Dès l'ouverture, « Puisque c'est comme ça » met en discours une narratrice un peu perdue dans la maison de ses parents, après la mort du père. Il faut tout vider. « Funny Girl » n'a rien de drôle, avec ce regard jeté sur les funérailles d'un militaire mort à la guerre, épreuve finale que doivent vivre de plus en plus de familles depuis le

Ouvert sur la mort du père, le recueil se referme sur celle de la mère, avec « La petite pièce », où la narratrice va voir sa mère morte, exposée dans une petite pièce. Elle repense à leurs rapports, leur vie, leurs joies, leurs peines. Elle est heureuse qu'on ne l'ait pas trop fardée. Très émouvant.

un mot » est moins tragique, mais tout aussi dramatique, la narratrice y observant l'homme qu'elle « avai[t] toujours aimé » (p. 43) et le paysage du bord du fleuve. Elle a décidé de partir, mais ce jour-là, c'est l'homme qui part sans un mot.

Ouvert sur la mort du père, le recueil se referme sur celle de la mère, avec « La petite pièce », où la narratrice va voir sa mère morte, exposée dans une petite pièce. Elle repense à leurs rapports, leur vie, leurs joies, leurs peines. Elle est heureuse qu'on ne l'ait pas trop fardée. Très émouvant. Le ton est juste, même au plus fort du pathétique. Un recueil difficile parce que fort sombre, mais qui dit la souffrance avec une élégance retenue où domine l'art du contraste euphémisant, bienfaisant.

☆☆☆

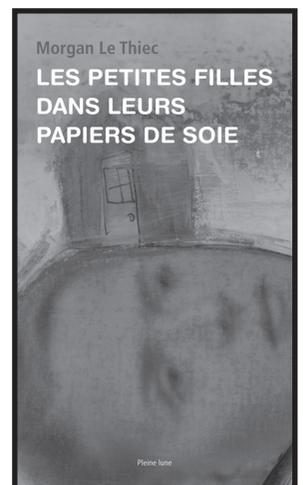
Morgan Le Thiec, *Les petites filles dans leurs papiers de soie*, Montréal, La Pleine lune, 2009, 120 p., 19,95 \$.

Traverser l'espace, difficilement

Linguiste de formation, travaillant à l'Université de Montréal, et Française d'origine, Morgan Le Thiec publie un premier recueil de nouvelles fort réussi. Est-ce un hasard si les espaces européens et nord-américains ainsi que l'exil traversent le recueil?

C'est à Paris que s'ouvre le recueil, avec « Coquelicot », qui n'offre pas le plus beau spectacle de la Ville lumière. Dans cette nouvelle tout en contrastes, une jolie jeune fille reçoit un coup de fil beau et pathétique de sa mère pour qui elle est toujours son petit coquelicot, et rencontre un homme qui, dans le quartier Montparnasse, lui fait passer une entrevue au cours de laquelle il désire la sodomiser sur-le-champ, histoire de la préparer au tournage d'un film.

« La naine rouge » fait un saut dans l'espace sidéral imaginaire, la narratrice y parlant à une petite amie de douze ans plus belle qu'elle, mais avec qui elle semble partager « la solitude absolue des constellations lointaines » (p. 25).



Cette amie accouche d'une petite fille dont le père semble être le frère de la narratrice. La finale suggère qu'elle est morte. La misère des filles abusées. On songe à la « Mignonne » de Ronsard à la lecture de ce passage: « J'ai vécu ce que vivent les naines rouges. » (p. 25)

Fort bien écrites, sobres, osées parfois, les nouvelles de Morgan Le Thiec font écho au discours d'exil et de migration qui nourrit dorénavant de plus en plus l'imaginaire québécois.

Dans « Le plus grand jardin des bords de l'Erdre », c'est le Verlaine du « Rêve familial » qui est évoqué dans cette phrase: « Je fais souvent le même rêve. » (p. 44) Beau texte d'une femme qui se rappelle certains moments dans un jardin nantais avec son mari, désormais disparu, qu'elle n'est pas sûre d'avoir aimé et qui s'en confie à sa fille de quinze ans discrète et bouleversée.



MORGAN LE THIEC

La vie n'est pas plus facile de l'autre côté de l'Atlantique. « En ce jour infranchissable » présente un homme et sa femme exilés à Montréal. Malheureux, l'homme sait toutefois adoucir leur désarroi et agir comme s'ils étaient « [d]eux enfants qui se connaissent par le cœur et qui comptent et recomptent de mystérieux trésors blottis au creux de leurs paumes » (p. 53).

Dans « Memorial Drive », toujours à propos d'exil, le narrateur raconte des bribes de la vie mystérieuse de sa mère, partie de France pour s'exiler en Amérique où elle se soulait pour oublier on ne sait trop quoi. Les non-dits sont fort

importants dans les nouvelles de Le Thiec, la vie des personnages étant remplie de secrets indicibles qui les tuent à petit feu. Rapport idéal entre cette économie, cette discrétion et la forme novellistique.

Ancrée cette fois dans le Québec profond, mais dans une sorte d'exil de l'intérieur, « Rivière-qu'on-ne voit-pas » est un très beau texte d'une fille à son père, chez qui elle échoue après sa séparation. Partie de Montréal où elle « ne rêve pas [...] abruti par le travail » (p. 66), elle revient en Gaspésie, où elle est née, près d'une rivière dont le père dit qu'on ne la voit pas, sorte d'eau invisible qui remonte des profondeurs à la naissance de sa fille. Ressourcement de l'âme et du corps au contact de la nature et d'un père doux et bon.

Le thème de la séparation spatiale se retrouve emmêlé, sous une autre forme, à la séparation des parties du corps dans deux nouvelles. « Histoire de nos mains » montre une narratrice traumatisée par un événement horrible qui n'est révélé qu'à la fin de la nouvelle. Il est question d'une partie du corps manquante, de la mort de la mère. Celle qui a subi l'épreuve de la perte arrive difficilement à survivre à Montréal après un parcours d'errance à travers l'Europe.

Fort bien écrites, sobres, osées parfois, les nouvelles de Morgan Le Thiec font écho au discours d'exil et de migration qui nourrit dorénavant de plus en plus l'imaginaire québécois.

1/2

Jean-Marc Beausoleil, *Le souffle du dragon*, Montréal, Triptyque, 2009, 145 p., 19 \$.

Un peu n'importe quoi

La quatrième de couverture révèle que Jean-Marc Beausoleil a été journaliste et professeur de français dans plusieurs cégeps québécois. Cela n'assure pas pour autant la compétence novellière.

C'est à n'y rien comprendre. Le narrateur de la première nouvelle du *Souffle du dragon*, « Le tournoi », journaliste sportif, s'amourache de la petite amie d'un jeune joueur de hockey lors d'un tournoi. Le texte très descriptif et assez platement tourné, comme dans les reportages télé, est souvent incohérent: le joueur déteste le journaliste qui tourne autour de son amie et le trouve en même temps sympathique. Le journaliste remarque les regards haineux du sportif et se demande pourquoi. Brillant.

Dans « Psycho Dom », le narrateur, fumeur de pot, raconte les aventures malheureuses de son *pusher* Dominique dont il révèle que « [l]e vert [des] yeux était pris dans un filet de veinules rouges, regard capté comme une mouche » (p. 30). Ça ne fait que commencer.

La nouvelle éponyme, « Le souffle du dragon », qui n'a rien de magique ni de fabuleux, met en scène une toxicomane qui « avait un bac en études allemandes [et qui] avait vécu dans ce pays » (p. 95). Mais la pauvre a des problèmes d'expression, car « les corps humains lui en imposaient trop [et qu']elle ne pouvait développer sa longue confession que par le truchement pur de la voix » (p. 98). On a aussi droit à une vieille femme qui « avait encore des étincelles dans les yeux, comme des braises qui meurent sur un feu de charbon qui s'éteint » (p. 97). Que de belles images!

Dans « Un simple individu », le discours porte sur la mort de Joe, un « ami » du narrateur, qui ne le « fréquentai[t] que par obligation professionnelle » (p. 101). Belle amitié. C'était à la fois « un des photographes les plus futés de la province [et] un simple individu sans importance, une insignifiance magistrale » (p. 101). On a même droit à une belle leçon de musique: « [L]e récit de la vie de Joe éta[i]t un peu comme les *Variations Goldberg* de Bach, toujours similaires mais changeant dans le détail. » (p. 103) Y a-t-il confusion avec la musique d'un autre compositeur?

Le narrateur, dans « Voudou mademoiselle », fait quant à lui un long détour, évoquant un homme « jubilant d'expectative » (p. 120), avant d'en arriver à parler d'une belle Noire qui vend des « machines à sous [qui] l'ont soulevée de son quatrième sous-sol » (p. 128).

Que dire de « Lougaflo », qui raconte la vie d'un homme qui, fort jeune, et même « dès sa naissance [...] s'est inscrit dans la contre-culture » (p. 115) et qui chante des chansons dont « les paroles se révélaient souvent un peu n'importe quoi » (p. 117)?

Un peu n'importe quoi?